

Daphne Marlatt, *Ana historique*

Marie-José des Rivières

Volume 6, Number 1, 1993

Temps et mémoire des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057742ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057742ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

des Rivières, M.-J. (1993). Review of [Daphne Marlatt, *Ana historique*]. *Recherches féministes*, 6(1), 149–150. <https://doi.org/10.7202/057742ar>

personnes perçoivent comme la marque de sa singularité. Pour Isabelle Stengers, la singularité de la science réside dans le fait qu'elle puisse créer des fictions qui « fassent histoire », c'est-à-dire que la science « crée de la vérité » en faisant passer ses fictions à l'histoire. Pour elle, la singularité des sciences rend indissociables intérêt, vérité et histoire. Et réapprendre à rire représente pour les femmes, qui forment une minorité en science, une façon de relever le défi de résister à la fascination exercée par la norme de la majorité autant qu'à la tentation de la prendre à contre-pied.

En somme, voilà un ouvrage riche, critique, qui réconcilie les femmes et la science pour le mieux-être et l'avenir de la communauté humaine.

Françoise Ruel
Étudiante de troisième cycle en didactique des sciences
Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval

Daphne Marlatt : *Ana historique*. Traduit par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1992, 181 p. (Collection connivences).

Il est rare que dans la revue *Recherches féministes* soit publié le compte rendu d'un roman... Cependant, ce numéro intitulé « Temps et mémoire des femmes » donne l'occasion de faire connaître une fiction féministe qui traverse plus de 100 ans d'histoire.

Annie, la narratrice, fait des recherches dans les archives de Vancouver pour son mari Richard, un professeur d'histoire. Mais, elle est vite tentée de se dégager de son rôle de chercheuse de petites pièces manquantes lorsqu'elle s'aperçoit qu'il y a des « personnes portées disparues sous les décombres » (p. 147). Elle décide alors de raconter l'histoire de celles-ci et, par le fait même, sa propre histoire. Comme du côté des faits il n'y a que des jalons en ce qui regarde les mères de la cité, il faut que l'imaginaire prenne le relais. Ainsi part-elle de l'histoire traditionnelle et officielle pour rejoindre tout d'abord sa mère Ina, une immigrante paranoïaque « morte de raison ». « Que fait-on quand le vrai qu'on sent en soi diffère de la norme ? » (p. 19). « Que fait une femme de ses préférences inexprimées, de ses propres désirs ? » (p. 39).

De fil en aiguille, au hasard des quelques documents qui témoignent des vies des femmes (photographies, certificats de mariage, cahier), Annie découvre Ana Richards, une institutrice veuve arrivée d'Angleterre en 1873. Elle voudrait reconstituer le destin de cette femme aux prises avec « un monde d'hommes fait de travail, de boue [...], un monde de lanternes, d'accidents subits, de blagues et de bagarres qui scandaient les longues heures de labeur » (p. 23). Comme les registres sont laconiques, il lui faut imaginer la vie d'Ana. Les thèmes propres à l'héritage des femmes lui permettent de poursuivre sa quête à travers les générations : l'être et le paraître, la séduction, le désir des hommes, la peur, la liberté, la vie quotidienne dans les maisons, les menstruations, la maternité, l'écriture, l'amour...

Parce qu'elle a le pouvoir de romancer, l'écriture délivre Ina, la mère, en la faisant revivre autrement. L'écriture invente aussi de nouveaux espaces amoureux, ceux de l'amour lesbien. En se réappropriant le passé, le texte veut

préparer un avenir où les femmes inscriront leur nom et où elles connaîtront des existences sereines, sinon heureuses.

Dans sa postface, Lori Saint-Martin fait un commentaire fort éclairant sur ce roman-poème et sur les défis de sa traduction. Comme elle, je suis tentée d'associer cette œuvre passablement complexe mais fascinante de Daphne Marlatt aux textes de Nicole Brossard, de Madeleine Gagnon ou de Gail Scott. Un « roman archéologique » où l'écriture est « une résistance à l'absence » (p. 175).

*Marie-José des Rivières
Musée de la civilisation
Québec*

Renée B.-Dandurand et Francine Descarries (dir.) : *Mères et travailleuses : de l'exception à la règle.* Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1992, 214 pages.

Ce sont ici les actes du colloque « Maternité et travail », tenu à Sherbrooke, Québec, le 21 mai 1991 dans le cadre du 59^e Congrès de l'ACFAS, que nous présentent Renée B.-Dandurand et Francine Descarries. Ouvrage collectif, *Mères et travailleuses* est composé de six chapitres auxquels s'ajoutent les commentaires d'introduction de Renée B.-Dandurand et la conclusion de Francine Descarries, en collaboration avec Marie-Agnès Barrère-Maurisson. Cette conclusion pourrait très bien servir de compte rendu de l'ouvrage pour les spécialistes.

L'introduction de Renée B.-Dandurand fait apparaître d'emblée que le point focal de l'ouvrage est celui de l'articulation, soit celui de l'interpénétration des deux sphères du travail et de la maternité (p. 18). Cette mise au point est utile sinon essentielle. En effet, ce concept est à la base de toutes les collaborations qui, bien que se situant à des niveaux différents, (plus ou moins global ou plus ou moins précis), conçoivent la famille comme sphère privée et le travail comme sphère publique dont l'articulation ou l'interpénétration s'avère la plupart du temps problématique pour les femmes, du moins pour les Québécoises. L'articulation des sphères du travail et de la maternité/famille est le concept de base qui réunit l'ensemble des recherches présentées et qui leur sert d'objet principal. L'extrême complexité du projet et des problématiques des auteures gagnent en évidence avec la lecture de chacun des chapitres.

Les approches des collaboratrices diffèrent toutefois. Mais avant d'en prendre connaissance, on ne peut manquer d'apprécier le tableau que nous offre, par grands traits, Renée B.-Dandurand, pour rappeler le sens de l'évolution de la participation des femmes au marché du travail au XX^e siècle, et porter une attention particulière à la situation québécoise. La conjugaison du travail et de la maternité n'est pas une chose nouvelle mais sa forme diffère : l'accès pour toutes au travail *rémunéré*, quel que soit le statut matrimonial ou parental est une nouvelle donne de la décennie quatre-vingt (p. 10). Un long chemin a été parcouru depuis le temps où les mères n'apportaient au foyer qu'un revenu d'appoint ou encore depuis celui où leur travail était essentiellement familial – au service de l'entreprise familiale – et non salarié.